

# Feuillets Mensuels de la Société Nantaise de Préhistoire

---

Siège social : Muséum d'Histoire Naturelle, 12, rue Voltaire,  
44000 NANTES - C.C.P. 2364-59 E. NANTES

---

25e Année

FEVRIER 1980

N° 204

La prochaine séance de la Société Nantaise de Préhistoire  
aura lieu le Dimanche 10 février 1980, à 9 h 30,  
au Muséum d'Histoire Naturelle, 12, rue Voltaire, à Nantes.

## PROGRAMME DE LA SEANCE

La séance de février est, conformément aux Statuts, une  
Assemblée générale au cours de laquelle est présenté le bilan  
de l'année précédente. Nous entendrons les rapports :  
de la Secrétaire générale,  
de la Bibliothécaire,  
du Trésorier.

Il sera ensuite procédé à l'élection pour le renouvellement  
du tiers sortant du Conseil de Direction. Ont été élus en 1977  
pour trois ans :

Monsieur CHAUVELON  
Monsieur LESAGE  
Monsieur MICHAUD  
Monsieur REYNAUD  
Monsieur SCHILTZ  
Monsieur SOUQUET.

Monsieur Lesage, Monsieur Schiltz et Monsieur Souquet, ne pouvant  
continuer à assurer leur fonction, ne désirent pas se représenter.  
Les autres Conseillers sortants, rééligibles, se présenteront à  
vos suffrages, ainsi que Monsieur Gouraud, Monsieur Le Bris et  
Mademoiselle Protin, qui ont déjà activement participé aux tra-  
vaux de la Société. Nous rappelons que tous les membres actifs  
sont éligibles et peuvent poser leur candidature. L'élection a  
lieu à la majorité simple.

Nous entendrons ensuite une conférence sur :

" Les problèmes de datation en préhistoire "

par Monsieur CHAUVELON.

#### Admission d'un nouveau membre

- Monsieur Jean-Marie JAUNEAU,

"Le Gui", Saint-Benoist-sur-Mer, 85540, MOUTIERS-LES-MAUFAITS  
présenté par M. Bellancourt et M. Gouraud.

Cotisation 1980 . Nous rappelons qu'elle est de :

35 F pour les membres actifs,

18 F pour les membres juniors (moins de 18 ans).

#### Bibliothèque

Nous avons acquis les ouvrages suivants :

- "Megalithic remains in Britain and Brittany", par A. et A.S. THOM.

- "Les ancêtres de l'homme", numéro spécial de "Science et Vie".

Nous remercions Monsieur L'Helgouach d'avoir bien voulu nous envoyer les tirés à part suivants :

- Travaux dans la circonscription des Pays de la Loire, extraits de Gallia-Préhistoire (2 fascicules, traitant entre autres, de ses travaux récents aux Mousseaux et à Dissignac).

- "Les vases à pied creux du Néolithique armoricain", par M. L'Helgouach, (extrait de Archaeologia Atlantica).

Rectificatif - Une erreur bien involontaire s'est glissée, dans le précédent numéro des Feuilletts Mensuels, dans les noms des auteurs des ouvrages entrés à la bibliothèque. Nous précisons que le volume "Préhistoire de la Bretagne" a pour auteurs : MM. P.R. Giot, J. L'Helgouach et J.L. Monnier. Nous prions Monsieur L'Helgouach de bien vouloir excuser notre lapsus.

---

#### HEURS ET MALHEURS DE NOS MEGALITHES

(suite)

Nous avons vu que, pour faire disparaître ou au moins détourner le culte païen des pierres, il a été procédé dans de nombreux cas à la christianisation des mégalithes. Gravure d'une croix, menhir retaillé en forme de croix, semblent avoir été parmi les moyens les plus anciennement employés.

Une autre pratique, observée presque exclusivement sur les menhirs, très simple et pourtant, semble-t-il, plus récente que les précédentes, consistait à ériger sur eux une croix de bois, de fer ou de pierre. Ce dernier matériau, fréquemment utilisé dans les

autres départements bretons, ne semble pas l'avoir été dans le nôtre.

A Vay, le menhir de la Drouetterie, le plus beau de la région, dit aussi la Pierre qui tourne, supporte une croix de fer.

Le menhir de la Vacherie, à Donges, portait aussi autrefois une croix de fer ; elle fut renversée par la foudre, nous dit Ogée, quelques années avant 1780.

C'est une croix de fonte, banale et sans doute à peine centenaire, qui surmonte le menhir des Nallières, aux Sorinières.

Pitre de Lisle rapporte qu'on avait planté une croix sur la Pierre Fendue, à Saint-Lyphard, quand ce menhir était encore à sa place d'origine.

Certains monuments présentent à leur sommet une cavité qui a certainement servi autrefois à y implanter une croix, maintenant disparue. C'est le cas, par exemple, d'un menhir de Sévérac, la Fusée à Berthe.

En de nombreux endroits, on observe que des croix ou des chapelles ont été édifiées à proximité de mégalithes, ce qui était une manière de christianiser le lieu où ils s'élevaient. On peut noter ainsi : à Crossac, une croix près du dolmen de la Barbière ; à Lusanger, une croix près du menhir de la Pierre ; à Sévérac, une chapelle près de la Roche à la Vache.

Encore mieux, des chapelles ont parfois été construites sur les mégalithes eux-mêmes. Le cas sans doute le plus connu se trouve dans les Côtes-du-Nord, au Vieux-Marché, où la chapelle des Sept-Saints a été bâtie sur un dolmen qui, toujours existant, lui sert de crypte.

Un cas comparable semble bien exister en Loire-Atlantique. La première église du Loroux-Bottereau fut, dit-on, fondée par saint Martin de Vertou, au VI<sup>e</sup> siècle, sur un dolmen, ou sur son emplacement. Il s'agit de la chapelle Saint-Laurent. L'un de ses murs repose effectivement sur une grosse roche débordante qui pourrait être l'une des pierres d'un dolmen.

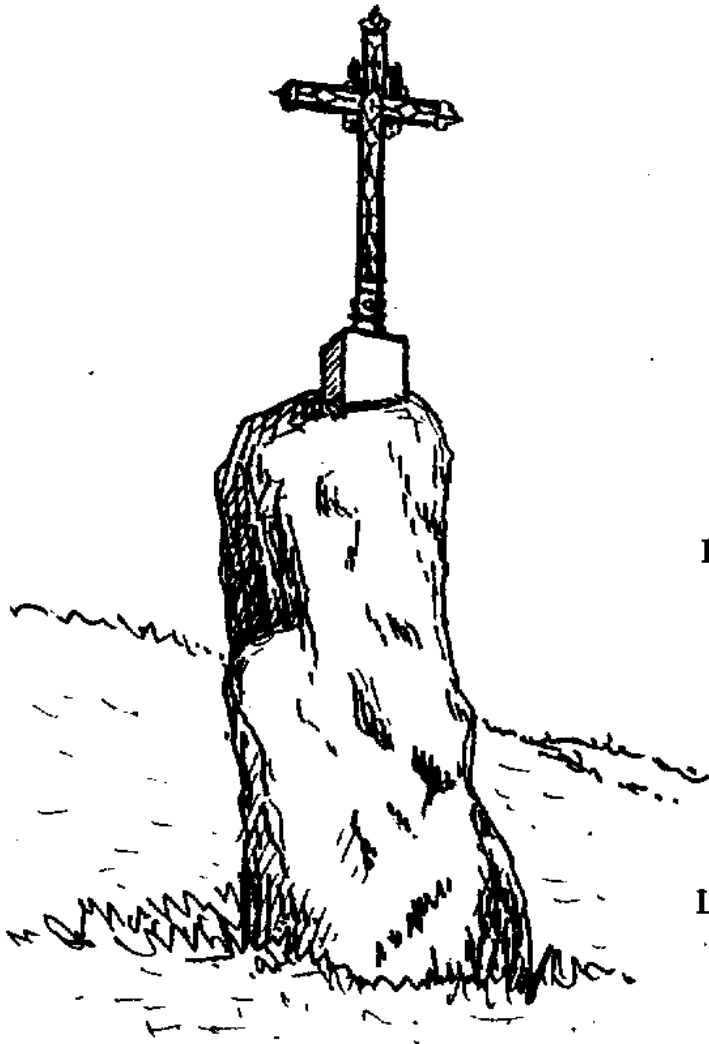
Un procédé de christianisation particulièrement regrettable a consisté à édifier des monuments religieux en se servant essentiellement de mégalithes prélevés dans le voisinage.

J. Chapron nous apprend que, vers 1853, le docteur Châtellier, de Châteaubriant, fit élever entre Sion et Lusanger "une statue de la Vierge sur un monticule fait de blocs de quartz arrachés aux champs voisins. Pour compléter ce monument, il avait fait amener à grands frais un superbe menhir de quartz, pris à la

MEGALITHES  
CHRISTIANISÉS

VAY

Le menhir  
de la Drouetterie  
dit  
La Pierre qui tourne



CROSSAC

Le dolmen de la Barbière



Grée à Midi, et un autre bloc emprunté au dolmen de Pir-Han, en Sion."

Le menhir transporté de la Grée à Midi faisait sans doute partie d'un alignement de quatre pierres. Le bloc provenant de Pir-Han formait l'un des côtés du dolmen. Il est maintenant dressé debout. Ces deux belles pierres, de plus de deux mètres de haut, sont placées de part et d'autre du monticule.

Pitre de Lisle observe que, malgré leur noble but, ces entreprises n'étaient "pas toujours favorisées du ciel. Dans le transport de la grande pierre du dolmen de Pir-Han, au moment où le convoi archéologique prenait le détour d'une rue dans le bourg de Sion, un homme fut écrasé contre les maisons, par une brusque oscillation de la pierre."

Le même auteur signale que plusieurs menhirs, placés aux environs du bois de Claray (en Sion), ont été transportés au bord de la route de Treffieux au monument dédié à la Vierge.

Notons qu'en 1869, les habitants de la commune de la Tourlandry (M. et L.) élevèrent un calvaire formé d'un amoncellement de blocs de grès, entassés sans art et sans goût (selon J. Chapron), et précédé d'une allée de menhirs.

C'est en Loire-Atlantique, près de Châteaubriant, que fut réalisé le plus grandiose monument du genre. En 1871, l'abbé Cotteux, natif de Louisfert, eut à son tour l'idée, peut-être suggérée par les exemples précédents, d'ériger dans sa localité un calvaire monumental constitué d'un amoncellement de blocs de pierre collectés dans tous les alentours, y compris dans les communes voisines. Parmi les blocs figuraient de nombreux mégalithes : l'abbé les considérait, selon sa propre expression, comme "les débris d'un culte sanguinaire".

Les paroissiens participèrent avec empressement à son oeuvre de christianisation, car elle avait aussi l'avantage de débarrasser leurs champs des blocs gênant la culture. Une petite équipe dévouée fut constituée. Elle travaillait l'hiver, pendant l'arrêt des travaux agricoles. L'arrachage des plus grosses pierres et leur transport, parfois sur de longues distances, ne se firent pas sans difficultés. L'abbé fit faire un chariot bas et massif, d'une solidité à toute épreuve - on le voit encore près du calvaire -. Il était tiré par plusieurs paires de boeufs.

Ainsi s'éleva un monticule haut de 5 à 6 mètres. A son sommet ont été établis trois croix et un autel auquel on accède par deux rampes bordées de gros blocs. Au pied et en avant du calvaire, un espace libre, au milieu duquel repose l'abbé Cotteux, a été entouré par les plus beaux menhirs qui, désormais, supportent des statues. Quelques-uns seulement de ces mégalithes sont maintenant identifiables.

Parmi ceux plus particulièrement repérés, on note :

- venant de Louisfert : cinq des sept pierres debout du champ de la Grande-Pierre ; et aussi un énorme menhir de grès, venant du Petit-Bois, près de la Gauffrière ; il est maintenant placé au pied du monticule ;
- de Saint-Vincent-des-Landes : deux beaux menhirs en quartz blanc, cités par P. de Lisle comme venant du Rocher, mais qui, selon Chapron, seraient les montants du trilithe de Rougerand : ils supportaient autrefois un troisième bloc, posé en linteau sur leur sommet ; maintenant, ils sont plantés devant le calvaire, l'un à gauche, l'autre à droite ;
- de Treffieux, le menhir dit la Roche-Piquée ;
- de Lusanger, le plus gros des deux menhirs du Tertre-Gicquel, que l'on voit maintenant à l'angle sud de l'aire du calvaire.

Le transport de ce dernier mégalithe connut de nombreuses péripéties. En 1872, une première tentative d'enlèvement du menhir, alors encore debout, échoua. Un an ou dix-huit mois plus tard, le menhir ayant été abattu dans l'intervalle, il fut péniblement extrait de la cavité où il reposait, et transporté jusqu'à la route grâce à huit paires de boeufs et quatre chevaux. Là, il fut placé sur le chariot, dont une roue cassa après un trajet de 150 mètres. Après réparation, on fit trois kilomètres, et une autre roue cassa à son tour. Le mégalithe mit environ trois semaines pour aller du Tertre-Gicquel au calvaire de Louisfert - lieux distants de douze kilomètres -, traîné par dix ou douze paires de boeufs, dont trois ou quatre en flèche, les autres tirant sur les flancs par des câbles.

Certaines pierres convoitées par l'abbé Cotteux lui résistèrent : ainsi le mégalithe des Houssines, en Louisfert. Hissé avec bien de la peine sur le chariot, il en tomba plus loin dans le fossé, où il fut abandonné. L'abbé renonça parfois de lui-même devant un excès de difficultés, ce qui épargna le menhir des Bauzinais, à Treffieux, et le menhir des Louères, à Saint-Aubin-des-Châteaux.

Des archéologues s'inquiétèrent bien de ces transports de mégalithes qui équivalaient à leur destruction ; mais l'abbé fit valoir qu'au contraire il les sauvait, car ils étaient appelés à être débités. Malgré les observations justifiées, il poursuivit son oeuvre, que les préhistoriens ne peuvent que déplorer.

Sur un point, l'abbé disait vrai : par la suite, un grand nombre de mégalithes laissés en place dans cette région ont été détruits, les uns parce qu'ils gênaient la culture, les autres pour fournir de la pierre à bâtir, mais surtout pour empiercer les routes.

Parmi les croyances inspirées par les monuments mégalithiques, il en est une, extrêmement répandue, qui consistait à voir en eux des cachettes ou des points de repères de trésors.

La nature de ceux-ci restait généralement vague. Dans quelques cas pourtant, elle était précisée, parfois avec l'appui d'une légende.

Au Petit-Auverné, le dolmen de la Grée de la Piette passait pour abriter un trésor constitué, cas exceptionnel, de diamants. Après les fouilles qu'y firent les frères de Lisle en 1879, les paysans du voisinage dispersèrent les dalles du dolmen et abattirent le menhir voisin, dans le vain espoir de retrouver les restes du trésor.

A Saint-Lyphard, une légende assurait que l'or du mystérieux château de la Brière était caché sous le dolmen du Crugo.

Une autre légende, aux épisodes compliqués, plaçait sous le menhir Saint-Michel, à Batz, un trésor provenant de la grotte des Korrigans.

Parfois la légende assure que le trésor est situé au milieu d'un emplacement délimité par des menhirs. A Besné, il se trouverait enfoui au centre du Trépied du Diable, c'est-à-dire le triangle formé par trois menhirs : le Perron, la Pierre et le menhir du Plessis, aujourd'hui disparus. Une légende identique se rapportait aux trois menhirs de la Saulzais, au Petit-Auverné, eux aussi disparus.

Ces croyances intéressées n'étaient pas inoffensives. Les chercheurs de trésors sont responsables de nombreux bouleversements et destructions, de dolmens surtout.

Si les monuments mégalithiques ont connu bien des épreuves, il est cependant des cas où, devenus utiles, ils ont été protégés.

L'exemple le plus remarquable est celui du menhir de Pierre Longue, au Croisic. Sa situation sur la côte en avait fait un amer utile à la navigation. Aussi, lorsqu'en 1766, il fut trouvé gisant sur le sol, le duc d'Aiguillon, Commandant de Bretagne, donna ordre de le faire relever. Abattu par les Allemands lors de la dernière guerre, il a été rétabli depuis, mais déplacé de cent mètres.

Ogée signalait, à la fin du XVIIIe siècle, que le menhir de la Vacherie, à Donges, était utile aux marins, qu'il avertissait de ne pas approcher de ce lieu, plein de rochers. Il en était de même du menhir de Pierre-Blanche, à Pénestin, servant d'amer pour entrer en Vilaine. Peut-être leur utilité a-t-elle contribué à leur conservation.

Placé dans de tout autres circonstances, le dolmen coudé du Moulin-Péret, à Corsept, incorporé dans les bâtiments d'une ferme, s'est trouvé en quelque sorte protégé lui aussi.

Des fonctions nettement moins matérielles étaient attachées à certains monuments, que les derniers siècles n'ont pas toujours respectés pour autant.

Le menhir des Bauzinais, à Treffieux, fut autrefois le point de rendez-vous des Bas-Bretons qui allaient aux pèlerinages de Saint-Julien-de-Vouvantes. Bien que l'abbé Cotteux l'ait épargné, il n'en a pas moins été renversé par la suite.

Des actes anciens, des "aveux", mentionnent des coutumes remontant parfois au haut moyen âge, et restées en vigueur durant l'ancien régime. Elles révèlent une remarquable considération envers certains mégalithes privilégiés, dotés d'un rôle officiel.

Une telle tradition touchant le dolmen de Saint-Nazaire a été relevée par M. Guériff. Dans un acte de 1679, il est dit :

"Le Prieur de Saint-Nazaire doit, chaque an, présenter au seigneur de Marsaint ou à ses officiers dans la nuit de Noël 2 justes (cruches) de vin, contenant chacune une pinte, accompagnées chacune d'un pain d'un sou. Cette double redevance, déposée par le Prieur, moitié sur une pierre se trouvant dans la cour du manoir de Marsaint, et moitié sur d'autres pierres élevées dans l'île du Bois-Savary."

Les pierres de l'île du Bois-Savary désignent le dolmen de Saint-Nazaire, qui effectivement se trouvait sur la terre de ce nom, et qui jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, n'était pas encore entièrement dégagé de son tumulus. Ce texte de 1679 atteste à Marsaint l'existence d'un dolmen, dont il ne restait plus que des vestiges à la fin du XIXe siècle.

À Guérande, le menhir de Congor est cité sous le nom de "Petra Congor" dans un acte de 859 du Cartulaire de l'abbaye de Redon. Cette pierre était très célèbre dans le pays de Guérande: les actes officiels étaient passés devant elle, et elle recevait de nombreuses offrandes.

Au Loroux-Bottereau, les habitants venaient autrefois sceller leurs contrats sur une pierre angulaire de la chapelle Saint-Laurent. Cette pierre ne serait-elle pas précisément celle du dolmen au-dessus duquel la chapelle primitive aurait été construite ? Cette tradition pourrait l'expliquer, et confirmerait la fondation de cet édifice religieux au-dessus d'un mégalithe.

En ces quelques pages ont été évoquées bien des vicissitudes; il y a eu aussi, nous le voyons, des épisodes privilégiés.

L.L.